

Renato Bezerra de Mello

Renato Bezerra de Mello raconte une histoire plurielle qu'il disperse et éparpille à dessein. Il s'agit pourtant d'une histoire assez simple. À l'origine, l'histoire d'une grande famille du Pernambucco au Brésil. C'est cette histoire, presque commune, qui fait la richesse et la spécificité de son œuvre. Elle en est la matière première. Il la travaille, la malaxe de manière à donner un devenir aux biens transmis, de manière à ne pas les laisser disparaître, pas tout de suite.

L'amoureux de Roland Barthes « puise dans la réserve des figures, le trésor, selon les besoins, les injonctions ou les plaisirs de l'imaginaire. Chaque figure éclate, vibre seule comme un son coupé de toute mélodie – ou se répète, à satiété, comme le motif d'une musique planante¹ ». Renato Bezerra de Mello, lui, puise dans son héritage et en réalise des copies jusqu'à épuisement. Pas de copies directes, ce n'est pas un faussaire. Non. Des copies de copie de copie. Pour se faire, il use et abuse du calque, du carbone, du cristal ou des négatifs qui permettent de copier, recopier, calquer ou décalquer. Des matériaux fragiles, voués à changer, vieillir et disparaître. Des matières transparentes, presque invisibles. Des matières intermédiaires qui font office de lien entre chose dite et chose pensée, image mentale et dessin.

Rapidement, l'héritage investit l'espace, le mime et le magnifique. 500 monocles rouges et bleus pendent du plafond, « suspendus comme un vol d'oiseau² ». 1000 feuilles de carbone ou 1600 cartes postales, épinglées aux murs, adoptent la posture de papier peint. 2000 feuilles de papier cristal font office de plafond. Des milliers de bandelettes jonchent le sol comme des cailloux. Il envahit discrètement. Mais sûrement. L'œuvre est protéiforme et numéraire. Et le nombre redonne à l'œuvre son statut de trésor. Une pièce, une feuille ou un monocle ne sont rien, mais des milliers ont une valeur inestimable. Alors chaque œuvre est faite d'une quantité de fragments de tout type : des banderoles, des confettis, des verres brisés... Ce sont les fragments de l'histoire, dans laquelle figurent des mots et des choses. Des mots qui calquent des choses et inversement. Des mots écrits pour dire « Absence, Adorable, Affirmation, Altération, Angoisse...³ », des choses dessinées pour dire « Cœur, Comblement, Compassion, Comprendre, Contacts, Contingences, Corps...⁴ ». Des mots et des choses valant pour les fragments d'un discours amoureux.

Et Renato, l'amoureux, semble avoir fait sienne cette phrase de Barthes : « Les mots ne sont jamais fous, tout au plus pervers, c'est la syntaxe qui est folle⁵ ». Il la déconstruit. La fluidifie, la donne à voir avec des mots et des choses simples. Compréhensibles. À la portée de tous. Des photos de famille, des cartes postales, des photos de vacances, des dessins naïfs, des fleuves... qu'il cache, parsème, morcelle et donne à prendre. Ainsi pour retranscrire la correspondance de son père et son grand-père, il utilise du papier carbone, en superpose les feuilles, les insère dans une machine à écrire, les noircit, les perce, les rend illisibles et ne laisse apparaître que des signes. Ou encore il couvre des feuilles de papier cristal de rivages et fleuves imaginaires que le spectateur ne peut saisir qu'en tendant le bras, faisant ainsi naître le son du bruissement de la mer. Et de la même manière qu'une rivière ou un fleuve, ses œuvres découlent les unes des autres. Naturellement. Presque sans le vouloir. Presque sans le savoir. Elles s'engendrent comme autant de bras, de sources.

Peut-être parce que chaque mot, chaque chose sont porteurs d'une histoire, toujours la même, celle d'une disparition programmée. Alors, comme pour conjurer le sort, Renato Bezerra de Mello écrit et dessine machinalement, systématiquement. Il consigne, inventorie. Tout ou presque tout. Avec rien ou presque rien. « C'est donc un amoureux qui parle et qui dit⁶ » : « Je m'écris à moi-même parce que je suis libre, vaniteux et fou ; je m'écris pour m'apaiser, pour supplanter ton absence ; je m'écris de peur de tomber dans le vide ; je m'écris pour laisser quelques traces ». Les traces d'un discours amoureux. Ni plus, ni moins.

→ Dorothée TRAMONI

1. Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, éd. du Seuil, Paris, p.10.

2. Laure Phelip.

3. Roland Barthes, op. cit., p.15.

4. Roland Barthes, op. cit., p.52.

5. Roland Barthes, op. cit., p.10.

6. Roland Barthes, op. cit., p.13.

